



Elodie GUIGNARD

« Les Magnifiques »

Lorsque le geste chorégraphique est interprété avec justesse et sincérité, il impose de lui-même le respect du regard. Il en est ainsi du geste photographique d'Élodie Guignard. Chez la photographe, la rencontre avec l'autre est prétexte à raconter, sans jamais surjouer, des scènes de genre qu'elle compose souvent en pleine nature. Dans l'œil de la lumière, elle apprivoise le cadre, la posture, la pose ... Elle prend le temps de déclencher, pour saisir sur pied, le sourire d'un lâcher prise et le corps confiant d'un visage intérieur.

Qu'on ne s'y trompe pas, les photographies d'Élodie Guignard demandent qu'on s'y attarde. Elles ne sont pas celles qu'on croit voir à trop vite passer. Esthétiques par l'exigence, mais jamais esthétisantes. Si les glacis sont recherchés, en hommage à la peinture de chevalet, ils ne sont jamais papier glacé, mais plutôt papier chiffon, vibrant des petits travers et défauts de chair.

Élodie sait révéler la beauté de l'être dans sa dimension secrète, la plus humaine. Dans l'équilibre d'un format carré, ce sont autant de petits grains de sable qu'elle dérange pour faire basculer un univers trop lisse



en apparence, dans l'indicible épaisseur de l'être paradoxal.

Elle glisse son objectif dans les refuges de l'intime. Elle sublime l'art du portrait qu'elle sait mener de l'autre côté du miroir optique. Elle détourne, avec pudeur, les faux-semblants, révélant la mise en espace d'un portrait artistique qu'elle dit « ludique et décalé ». Ici, elle devient Alice au Pays des Magnifiques, suspendue au temps des lapins de Garennes.

Pour Élodie Guignard, la série dédiée à la communauté d'Emmaüs des Peupins est une façon nouvelle de battre les cartes des familles de portraits naturalistes qu'elle met en

scène. « Différente des précédentes, la série Les Magnifiques m'amène ailleurs et m'ouvre d'autres portes. Jusqu'à présent, j'ai beaucoup photographié des jeunes femmes, de ma tranche d'âge. Je les connaissais et je leur proposais de poser pour moi. Je décidais de tout, des costumes apportés, des maquillages, des postures... ». Un rapport d'identification assumé que la photographe remet ici en jeu, en laissant pénétrer la confrontation des utopies intimes dans sa démarche artistique. « À la communauté des Peupins, j'ai rencontré des personnes d'âge et d'origine différents. Chacune est venue avec ce qui l'a nourrie, avec ses propres références et aussi ses propres envies ». Ces attendus, au fil des rencontres, croisent ou télescopent ceux de la photographe et se dédoublent dans la psyché des spectateurs pour engendrer d'autres imaginaires, d'autres regards à poser sur l'autre, l'étrange et l'étranger.

Christine Barbedet, journaliste.